Architecture rurale en Bretagne

50 ans d'inventaire du patrimoine

Pierre-Yves Laffont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3341>

DOI : 10.4000/abpo.3341

ISBN : 978-2-7535-5185-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 28 juillet 2016

Pagination : 189-192

ISBN : 978-2-7535-5183-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Pierre-Yves Laffont, « *Architecture rurale en Bretagne* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 123-2 | 2016, mis en ligne le 28 juin 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3341> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3341>

apothéose dans la canonisation, aussi récemment qu'en 1920, de Jeanne d'Arc, ce personnage médiéval encore plus iconique. D'où deux trajectoires politiques très différentes : vive la différence !

Michael JONES

RIOULT, Jean-Jacques, TOSKER-VOGEL, Catherine (dir.), *Architecture rurale en Bretagne. 50 ans d'inventaire du patrimoine*, Lyon, Édition Lieux-Dits, 2014, 324 p., 27 €.

La Bretagne est sans doute une des régions de France où l'habitat rural non élitaire des XVI^e-XIX^e siècles – ce que l'on appelle fréquemment l'habitat vernaculaire en France depuis les années 1980 – a été le plus étudié ces dernières décennies. À ce titre, l'ouvrage coordonné par Jean-Jacques Rioult et Catherine Tosker-Vogel, tous deux Conservateurs en chef du patrimoine au sein du service de l'Inventaire du patrimoine culturel de la Région Bretagne, s'inscrit dans une déjà longue tradition historiographique.

Cette tradition est tout d'abord celle des inventaires cantonaux dont la publication a été engagée en Bretagne par le Service de l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France du Ministère de la Culture (passé en 2004 de la DRAC Bretagne à la Région Bretagne) dès la toute fin des années 1960 et qui intégraient bien évidemment de nombreuses maisons rurales des époques moderne et contemporaine. La publication en 1993 du volume *Le manoir en Bretagne, 1380-1600* (C. Mignot et M. Chatenet [dir.], Paris, 1993) apparaissait comme une forme de bilan des inventaires cantonaux pour un type d'habitat rural particulier : les maisons des élites rurales. *L'Architecture rurale en Bretagne* peut apparaître, à son tour, comme un bilan des inventaires pour les habitats non élitaires. Parallèlement aux travaux du service de l'Inventaire, imprégnés des concepts qui s'étaient développés autour du Musée des Arts et Traditions Populaires puis du Centre d'Ethnologie Française, était publié en 1985, dans la même veine et sous la plume de Daniel Le Couédic et Jean-René Trochet, le volume consacré à la Bretagne de la célèbre collection *L'architecture rurale française. Corpus des genres, des types et des variantes*, collection publiée entre la fin des années 1970 et le début des années 1990 sous la houlette de Jean CUISENIER, alors justement directeur du Musée des ATP.

Mais l'habitat vernaculaire en Bretagne a fait aussi l'objet de travaux universitaires dès la fin des années 1970 avec la thèse d'un chercheur britannique, bien connu des Bretons, Gwyn Meirion-Jones, thèse soutenue en 1977 et publiée en 1982 (*The Vernacular Architecture of Brittany. An Essay in Historical Geography*, Edinburg, 1982). Peu après, en 1980, Jean-François SIMON soutenait une thèse en Anthropologie sociale et historique à l'EHESS sur les maisons des paysans du Léon (*La maison au cœur de l'exploitation agricole traditionnelle en Léon. Le cadre de vie paysan*), publiée en 1982 puis suivie, en 1988, d'un volume identique sur la Cornouaille (*Tiez. Le paysan breton et sa maison*, t. 1 : *Le Léon*, t. 2 : *La Cornouaille*, Douarnenez, 1982 et 1988).

Plus récemment, après un relatif désintérêt pour la question dans les années 1990 (exception faite de quelques volumes de l'Inventaire dont le travail d'édition s'est toujours poursuivi), le sujet a de nouveau été traité dans les années 2000-2010 et il convient de citer particulièrement trois publications, originales par rapport aux productions précédentes dans leur approche.

Il s'agit en premier lieu, en 2002, du livre de Jean-Pierre BARDEL et Jean-Luc MAILLARD consacré à un aspect particulier de l'architecture vernaculaire : le bâti en bauge du département de l'Ille-et-Vilaine, technique de construction en terre mas-

sive très utilisée en Haute-Bretagne (*Architecture de terre en Ille-et-Vilaine*, Rennes, 2002). Il s'agit encore en 2005 de la publication sous la direction d'Annie ANTOINE, Martine Cocard et Daniel Pichot des actes d'un colloque tenu à Rennes en 2002 et intitulé *La maison rurale en pays d'habitat dispersé de l'Antiquité au xx^e siècle* (Rennes, 2005), dont de nombreux articles concernaient la Bretagne. L'approche s'y veut diachronique, associant historiens, archéologues, ethnologues, et la maison rurale d'époque moderne et subcontemporaine y apparaît pour les historiens (des textes) comme un objet d'étude en soi. Enfin, il convient d'évoquer un dernier ouvrage majeur : *La maison paysanne en Bretagne. 2500 ans d'habitat rural* qui se proposait en 2008 d'aborder de manière pluridisciplinaire et sur le temps très long de l'histoire, de la fin de l'âge du Fer au début du xx^e siècle, la question de la maison paysanne (notion toutefois contestée aujourd'hui, cf. François Ruegg, *La maison paysanne, histoire d'un mythe*, Gollion, 2011) ; les diverses disciplines se partageant de fait la chronologie : historiens et archéologues pour la Protohistoire, l'Antiquité et le Moyen Âge, ethnologue et historiens de l'art pour les périodes « récentes ».

Associant approche ethnologique, géographie historique, histoire de l'art et de l'architecture, adossé à la masse considérable de données accumulées par l'Inventaire depuis les années 1960, l'*Architecture rurale en Bretagne. 50 ans d'inventaire du patrimoine* apporte donc une pierre supplémentaire à cet édifice historiographique déjà imposant.

Le livre se présente comme un ouvrage de vulgarisation – dans le meilleur sens du terme – apportant à un large public une synthèse des connaissances acquises sur les maisons de la société rurale triomphante des xvi^e-xix^e siècles. De très belle facture (beau papier glacé, couverture rigide), il présente un très grand nombre d'illustrations (souvent en couleur) d'excellente qualité, ce qui est un peu une des marques de fabrique des publications de l'Inventaire, même s'il aurait été utile pour les clichés anciens de donner systématiquement la date de ceux-ci, car il est probable que nombre de bâtiments présentés ont aujourd'hui été très modifiés ou ont même parfois disparu.

Le propos se structure autour de huit chapitres, répartis eux-mêmes en deux grandes parties dont la première (« La construction du paysage rural ») pose le cadre puis montre la maison rurale sous l'angle du plan, des fonctions et des matériaux. Un premier chapitre (Guillaume Lécuyer, « Organiser l'espace pour produire : circuler, franchir, délimiter, enclore ») y replace l'habitat rural dans son paysage (entre contraintes naturelles et systèmes agraires, dans une optique parfois très vidalienne et un peu datée d'un point de vue historiographique) et y présente aussi certaines des sources de l'étude de celui-ci (sources iconographiques ou planimétriques, approche ethnographique de l'Inventaire). Un second chapitre (Jean-Jacques Rioult, « Marquer le territoire : le manoir et l'espace rural ancien ») s'intéresse aux habitats ruraux des élites sur une chronologie plus longue – des mottes médiévales aux maisons des champs des élites urbaines, en passant par les manoirs de la petite et moyenne noblesse rurale – en montrant l'influence de ceux-ci sur l'habitat de la paysannerie aisée (dont l'architecture se distingue parfois de peu de celle des manoirs nobles) ou sur les maisons des prêtres ruraux.

Un 3^e chapitre (Catherine Toscer, « Répartir les fonctions : associer, regrouper, dissocier, disperser... »), recentré sur l'habitat des xvi^e-xix^e siècles, s'intéresse aux questions de typologie de la maison rurale, autour des variantes de la maison mixte (qui recule à partir du xviii^e siècle sous l'influence des modèles urbains au profit de logis indépendants des étables et des écuries), des logis sur dépendance associant un logis à étages et une maison mixte « à terre », des maisons à avancée, des maisons de tisserand du Haut-Léon, des maisons-cours (pour reprendre la terminologie d'Albert Demangeon) dont les bâtiments s'articulent autour d'une cour souvent

ouverte (plus rarement fermée comme dans les maisons des *juloded* du Haut-Léon) ou encore des fermes modèles bâties par de grands propriétaires terriens éclairés qui y appliquent les prescriptions développées par les traités agronomiques depuis le XVI^e siècle. Enfin, les auteurs dressent un panorama de la diversité des dépendances, bâties en dur mais aussi en matériaux périssables, accompagnant les logis et se dispersant dans et autour de la cour : granges, remises à véhicule, celliers, puits, soues et même d'étonnantes niches à chien en pierre de taille des XVIII^e-XIX^e siècles. La première partie du livre s'achève sur un 4^e chapitre (Erwana L'Haridon, « Construire, faire construire ou reconstruire : usages et matériaux »), portant sur les matériaux mis en œuvre dans ces constructions avant l'essor des matériaux industriels : pierre (très grande diversité pétrologique en Bretagne) pour les murs (dont les étonnants murs d'orthostates de granit ou de schiste) et les toits, bois pour les pans de bois et les essentes de couverture ou de bardage, terre crue (bauge et caillibotis) ou cuite (tuile), couverture végétale. Avec un focus intéressant sur la question du réemploi des matériaux, principe au cœur de l'économie constructive des sociétés préindustrielles, qui avaient inventé bien avant nous recyclage et développement durable...

La seconde partie (« La maison rurale, vie quotidienne et représentation ») s'intéresse à la maison vécue et habitée et à son insertion dans un contexte socio-culturel autour des questions d'aménagement intérieur, de partition des espaces internes, de décor intérieur et extérieur. Sont tout d'abord évoqués dans un premier chapitre (Véronique Orain, Judith Tanguy-Schroër, « Afficher sa richesse, son métier : la maison reflet d'une identité ») les emprunts faits par la paysannerie aisée (dont la distinction avec la petite noblesse rurale n'est sans doute pas toujours facile) ou les prêtres ruraux (groupe social intermédiaire) au modèle des maisons nobles ou des maisons urbaines pour affirmer leur statut social : usage d'un logis à étages, d'escaliers pour les circulations (intérieur, extérieur couvert ou dans une tour), de boulines pour les pigeons, d'ornementations sculptées pour les ouvertures ou les lucarnes, alors que dans le courant du XVIII^e siècle se développeront aussi, sous l'influence urbaine principalement, des modèles de logis à la composition très symétrique et au décor très dépouillé. La question des inscriptions lapidaires présentes en grand nombre sur les maisons témoigne aussi de cette volonté des propriétaires d'afficher ostensiblement leur identité, leur piété, la date de la (re)construction et le nom du ou des artisans. Comme témoignent aussi de ce souci d'affirmation d'une identité les têtes ou bustes sculptés, souvent frustes dans l'habitat rural non noble, mais aussi parfois dus à de véritables artistes comme les frères Cabedoche au début du XIX^e siècle en Morbihan. Les décors sculptés (sur les linteaux de porte ou de cheminée particulièrement) permettent encore d'afficher la fonction des propriétaires du logis : des calices sculptés des presbytères aux outils des artisans... Le chapitre suivant (Stéphanie Bardel, « S'abriter et vivre, se nourrir et conserver ») s'intéresse aux manières d'habiter et aux aménagements intérieurs de la maison (placards et vaisseliers muraux, évier, laves-mains, potagers, puits intérieurs, saloirs de pierre ou plus rares poêles à crêpes en maçonnerie du centre du Finistère), inspirés là encore pour les plus aisés, des modèles seigneuriaux, sans toutefois, à la différence de ces derniers, que n'existent avant le XX^e siècle des salles spécifiquement dédiées à la cuisine ou au repas ; même si des meubles particuliers, comme le *drustuilh* de la région du Cap Sizun ou l'*arbel ar bank* du pays bigouden, bancs à très haut dossier, pouvaient isoler un petit espace à vocation de cuisine près de la cheminée, mais il s'agit d'aménagements généralement tardifs qui se diffusent surtout au XIX^e siècle. La cheminée est bien évidemment aussi un élément central de ces intérieurs ruraux où elle sert à la fois à des fins domestiques (se réchauffer, cuisiner) et comme lieu central de la sociabilité domestique. Un 3^e chapitre (Frédéric Déan, « Clore, cloisonner, isoler et orner ») évoque le second œuvre de ces maisons rurales avec les

huisseries de bois pour les portes et les fenêtres (l'usage du verre plat de vitre reste exceptionnel jusque dans la seconde moitié du XVIII^e siècle...), les barreaudages de bois ou de métal, les cloisonnements intérieurs utilisant souvent le bois mais aussi la terre ou la pierre, les enduits à la terre ou à la chaux parfois peints, les sols de terre battue, de pierre, de tomettes ou de torchis sur quenouilles pour les étages. Le dernier chapitre (Catherine TOSCHER, « Lorsque les fonctions évoluent : reconversions anciennes, rurbanisation ») évoque, de manière bien venue, le devenir de nombre de ces maisons rurales, à partir de la fin du XIX^e siècle et surtout au XX^e siècle entre abandon, transformation, rénovation et parfois restauration réussie dans un contexte socio-économique mais aussi culturel, qui n'est plus du tout celui qui les vu naître et se développer. Pierrick MASSIOT, président du Conseil régional de Bretagne, conclut ce livre, qu'il avait aussi introduit.

Par ailleurs, l'ouvrage propose un glossaire, qui sera utile aux non-spécialistes, ainsi qu'une courte bibliographie et un index des noms de lieux cités où chacun aura plaisir à chercher des lieux connus.

Pour conclure, si ce beau livre est à la fois un livre-plaisir et un nécessaire exercice d'inventaire et de mémoire, il invite aussi à la plus grande vigilance pour ce patrimoine qui, s'il est sans doute moins menacé qu'il ne l'a été par le passé (grâce aux travaux du service de l'Inventaire mais aussi à l'action vigilante et militante d'associations patrimoniales comme Tiez Breiz), n'en demeure pas moins très vulnérable au quotidien. Il invite enfin à réfléchir à la mise en œuvre, dans une autre étape, de nouvelles méthodes d'approche de ce bâti, comme l'archéologie dont les apports se sont avérés tout à fait intéressants, notamment en terme de chronologie, dans les quelques régions (Île-de-France notamment mais aussi Rhône-Alpes) où des expérimentations ont été tentées dans ce domaine.

Pierre-Yves LAFFONT

PACAULT, Antoine, *La Baronnie de Châteaubriant aux XVI^e et XVII^e siècles*, Châteaubriant, Histoire et patrimoine du pays de Châteaubriant, 2015, 272 p.

En 1993, Antoine Pacault soutenait sa thèse d'histoire moderne en Sorbonne, thèse préparée sous la direction de Jean Meyer. Un peu plus de vingt ans après, une version réduite en est enfin publiée. L'association *Histoire et Patrimoine du Pays de Châteaubriant* vient en effet de rendre disponible à un plus large public une thèse importante pour l'histoire locale de Châteaubriant mais aussi pour la Bretagne et plus largement pour la France de la première modernité. L'ouvrage, fort d'un format élégant, se compose de dix chapitres qui forment près de 250 pages de texte. Autant dire que par rapport aux 1062 pages de la thèse initiale, l'auteur a du largement réduire son propos.

La première originalité de l'ouvrage est que le « héros » d'A. Pacault est un fief. La baronnie de Châteaubriant, localité sise à mi-chemin de Rennes et Nantes, est le sujet central de l'auteur qui réussit par ailleurs à bien la cartographier (p. 45). Cet imposant ensemble féodal formé de 47 paroisses et trêves est le prisme par lequel il peut aborder nombre de sujets, du monde des campagnes à la grande noblesse de cour. Car si l'auteur a choisi d'étudier cette baronnie en particulier, outre des affinités personnelles avec la région, c'est bien parce qu'elle fut aux mains de grands personnages des XVI^e et XVII^e siècles. A. Pacault montre bien comment s'est formé ce patrimoine cohérent et comment celui-ci passa aux mains des grandes familles du royaume. Sous François I^{er}, son propriétaire, Jean de Laval, gouverneur